

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 45

Artikel: Sur les tréteaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215059>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

balla; rein què dè lài repeinsà, cein mè fà re-freznà. Sèdè-vo que l'est què clià ternacionàle? Pabin què na! eh bin, tant mī por vo, kà vo z'arià grulà du ia mè dè quieinzè dzo, se vo z'avià su que chài dèvessont veni.

Après la guerra iò l'est que lè Bourbaqui sont venus pèce, vo vo rappellà que lài a z'u d'ao fù pè Paris, que cein a bailli 'na pecheinte écendie, et que cein a amenà d'ài tsecagnès iò ein a z'u on part d'ètertis. Ein après ia z'u d'ài plieintès portàies d'ao dzudzo dè pè et on a ein-coffrà lè crouiès dzeins qu'ont étà la causa dè tot cè grabudzo, qu'on l'ao dit d'ài comunà et d'ài pétroleu. Lè z'ons ont étà rapedans dè suite; on l'ao z'ècarfàyi la boula d'on coup dè fusi. On part d'autro ont étà amoellà dein d'ài grands naviois et on lè z'a menà, ma fài, po vo derè iò, n'èin sè rein, ma destrà l'ien. Lè z'autro on fotu lo camp et on n'a jamé pu lè racrotzi. Eh bin l'est clià dzeins et l'ao z'amis dè pertot que l'est clià ternacionàle, que l'est don 'na sociètà coumeint qu'ou derà bin la sociètà d'ài rupians, mà sont bin pe crouiò. Adon l'ont volhu veni pèce po referè l'ao pouetès manàires et sont z'u à Lozena et à Berna, à cein que dit la *Gazetta* et s'n'ami lo *Nouvelliste*, et vo p'adè bin peinsà que clià d'ài que l'ont su n'ont pas droumà l'ao sou. Clià z'osé qu'ètiont pè Lozena ont volhu avai 'na tenàbia pè la Caroline, dein la comédie, mà lo bordzài l'ao z'a de : Rein dè cein! L'ao z'u pouàire que toumèyon d'ao pétrole sur son pliantsi et que n'èpèl'ua ne frecas-sai tot lo commerce. Adon sont z'allà sè cotà dedein l'hôtel dè France, iò on ne sà pas que l'ont de ni que l'ont fè; dein ti lè cas n'est pas d'ao tant bon. Après, sont z'u d'ao Gueyaume-Tè, ique, iò sè tignon lè z'étudiants, et iò on fà so-veint la chetta, et l'èin ont de d'ài totè fortès. L'ont de p' què peindrè d'ao canton dè Vaud, clià d'ài tsaravoutès, que ne v'alion pas lè tot crouiò dè tsi no; et d'ao syndico de Lozena, que n'ont te pas de? Ora n'est-te pas ona vergogne, on hommo que ne farà pas d'ao mau à 'na motse. Ne compreingno pas clià d'ài noutro qu'ètiont perquie, que n'ausson pas fotu 'na ramenà d'ao boricane que menàvè d'insè lo mor; v'alion pas grand mounià non plie. Clià d'ài ternacionat ne v'ollion min dè religion, min dè grand concet, min dè fennès mariàies et po cein voudront aboli lè z'officiers dè l'état civi, que cein arà pardiè bouna façon! Enfin ne pu pas mè vo z'èin racontà, lài compreingno rein. Vollià-von mettrè lo fù à Lozena lo delon, à cein qu'on dit. Berna devessai frecassi ein mèmo teimps, mà salu! lè Bernois ont bailli 'na dèdzalàie que compté à clià qu'ont volhu fotemàssi per tsi leu; l'ao z'ont dèguenautsi l'ao drapeau po lè dègrussè et quand l'ao z'ont z'u fotu 'na repas-sàie d'ao melion d'ao diablio, lè z'ont ti acoul-hià dein 'na granta colisse plieinna d'èdhie ein l'ao deseint : Tsancro dè bandits, allumà vou-tron pétrole, ora! S'ont pràosu restà dein lo rablion, kà on n'èin a min revu què ion qu'est ressaillai à l'autro bet. Quand clià qu'ètiont à Lozena on cein su, l'ont nettiyi lo canton et sont lavi. Ma fài n'est pas mau damadzo et oreindrà on p'ao bàire sa quartetta tranquillo dèvant d'allà drumi.

L'HIVER EST-IL LA ?

On serait tenté de le croire, encore que le calendrier indique toujours l'automne. D'accord, mais c'est un automne bigrement rafraîchissant. Il vous a un petit air d'hiver qui n'a rien de plaisant.

A ce propos, voici quelques indices et pronostics du temps, qui sont bien du moment :

Pronostics du froid et de la gelée.

Lorsque les oies sauvages et les autres oiseaux de passage arrivent de bonne heure.

Lorsque les petits oiseaux se rassemblent par bandes.

Lorsque le feu allume la suie des marmites et monte en scintillant jusqu'au dessus.

Pronostics de neige.

Lorsque l'automne a été nébuleux.

Lorsque les souris construisent leurs nids à une grande hauteur de terre dans les blés.

Quand le feu paraît en hiver plus rouge que de coutume.

Quand les charbons ardents ont une teinte blanchâtre.

Lorsque les renards aboient en hiver.

Lorsque les engelures démangent.

Pronostics généraux sur l'hiver.

Les signes suivants indiquent que l'hiver sera rigoureux :

Lorsque les oiseaux sont gras en automne, et que leurs becs et leurs pattes sont plutôt noirs que bruns.

Lorsqu'il y a beaucoup de houblon, de glands, de prunelles, de grattes cul et de fruits à noyaux.

Lorsque les noisettes ont beaucoup de fleurs et qu'on ne trouve point d'insectes dans les glands.

Quand la bruyère fleurit de bas en haut jusqu'à sa cime, c'est un signe que l'hiver sera rigoureux et durera onze à douze semaines, jusqu'au milieu d'avril.

Quand les feuilles des arbres se détachent des branches dès qu'elles sont flétries.

LA FERME AUX CERISES

LEQUEL de nos vieux Lausannois pourrait donner quelques renseignements précis au soussigné sur l'emplacement de la vieille « Ferme aux cerises » qui, dans les environs de Chamblandes et de Champittet, était vers 1820 à 1830 un rendez-vous choyé et fort goûté de nos grands-pères et grand'mères? On s'y rendait volontiers, sauf erreur, pour la cueillette des cerises, plus vite même, sans doute, dans ce coin abrité que dans les vergers qui entourent la ville.

G.-A. BRIDEL.

POUR LE UNZIÈME DE NOVEMBRE

SOYONS compatissants, surtout en la froyde saison; souventes foyz advient qu'un brin de recognoissance soubrie à notre charité. Ce qui ci-dessous, pourrez épreuver, puisque, point n'avez l'entendement escorniflé, ainsi que le soubhaite.

Un matin de novembre, alors que pluie chus-toit comme si démons l'eussent jetée à pleins coquemarts; en un plessis d'aulnes despolié de son automnale parure, chevalchoit le chevalier Martin, gracieux de taille autant que de visage et tout de fer vestu. Il estoit grand capitaine, habile ès choses de la guerre. Il montoit son bon cheval de bataille, fin de jambes et fort de poitrail et, sur sa cuirasse, avoit bouté son riche mantel de pourpre. Son chief estoit chaussé d'un beaume bellement emplumé.

Adonc Messire Martin chevalchoit mélancholieusement; gris et sombre estoit le ciel et pasle se levait le jour. Soudain apparust joute le chemin un mendiant souffreteux, ridé comme une vieille pomme; pour parachever sa pour-traicture vous diray qu'il avoit le col long et retraict comme cil d'un vieil dindon déplumé. Le pauvre hère estoit, autant dire tout nud, vu que son pourpoint et ses chausses avoient dépassé l'âge meür, estant ajourés et fenestrés abundenment de pertuis grands et petits.

Impavide, Sire Martin arresta son cheval, descendit vers le gueux; tranquillement se defleuba de son mantel, duquel deux parts fit par le moyen de sa fidelle espée; en baillà une (la plus grande, cuides bien), au pauvre mécréant, et guarda la plus petite, ce qui, comme bien pensez, jeta emmy le cueur du vieil homme un esbaudissement joyeux.

Ensuite le sire Martin se rebouta en selle,

poursuivi par les bénédictions du gueux, non sans éprouver que, dès ce moment, moins dure estoit la bise et moins piquante sa froydure, bien que Martin n'eust plus sur lui qu'un morcel petit de son mantel; ensuite chaud devint l'air, pers le ciel, douce la terre, pour ce que le soleil s'en vint à rayonner; comme en été oisels se mirent à chanter emmy les arbres despoliés et fleurs se prirent à desclore! Depuis ce jour, aux fins d'en marquer la remembrance, le unzième de novembre ramène un peu d'été.

Ceci nous montre, ès façon de parler parabolique, que point ne faut mettre en oubliance d'estre compatissant, surtout en la froyde saison et alors un brin de renouveau soubrit à nostre charité.

FROISSARD.

(Transmis par le Dr MEYLAN, à Moudon).

La livraison de novembre 1919 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

Ph. Jeanneret, En campagne contre les bolchéviques, par un Neuchâtelois. — Georges Paillard, Le problème des changes après la guerre. — Vahiné Papaa, L'île au charme ensorceleur (cinquième et dernière partie). — Dr A. Latt, Les relations intellectuelles entre la Grande-Bretagne et la Suisse (Seconde et dernière partie). — Charles Rieben, Les journaux et la guerre. — H. M. Tomlinson, Livres anglais de voyages. — René Gouzy, L'épreuve. — Henri Gaullier, L'Allemagne moderne. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa); suisse allemande (A. Guillard); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier. — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

SUR LES TRÉTEAUX

La froide saison, très précoce cette année, a rouvert les portes des salles de spectacles, de concerts et de conférences. A côté des artistes de profession, il y a tous les artistes-amateurs. Chez nous, ils sont légion. Chacun veut monter sur les planches, faire son petit Coquelin ou son petit Mounet-Sully. La rampe a des attrait irrésistibles.

Oh! rassurons-nous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cet engouement pour les tréteaux.

Et le théâtre de Trianon, donc; pour ne citer que celui-là, où, sur la petite scène aménagée par le peintre Miguel, dans un décor de pastorale et devant un public de Cour trié sur le volet, la reine Marie-Antoinette jouait elle-même la comédie et chantait les opéras-comiques de Rousseau. Elle y a même bel et bien chanté jusqu'à la chansonnette comique, celle qui ressemble le plus à notre chansonnette parfois un peu décollétée de café-concert.

Il y a un peu plus de cent ans, sur la scène du Petit-Trianon, la Reine chantait — pour ses invités seulement, — et c'était fort heureux pour la dignité du trône : une chanson qui s'appelait la *Princesse A E I O U*, et elle était infiniment leste.

Sur le petit théâtre de Trianon, on donna, entre autres, la *Gageure imprévue*, de Sedaine, où jadis, au temps des fêtes poudrées, la Reine jouait la soubrette, tandis que le comte d'Artois tenait le rôle du valet; le *Devin de village* de J.-J. Rousseau, où la Reine jouait Colette, ayant pour partenaires le comte de Vaudreuil dans le rôle du Devin et le comte d'Adhémar dans celui de Colin.

Le comte de Vaudreuil passait pour le plus accompli de ces acteurs improvisés. Quant au comte d'Adhémar, un nouveau venu qui avait été présenté dans le petit cercle de la Reine par Vaudreuil, il était, paraît-il, fort bel homme.

La troupe féminine comprenait encore Mme Elisabeth, la duchesse de Polignac, la duchesse de Guiche, la comtesse Diane de Polignac.

Sur la liste des acteurs on voyait figurer, outre ceux déjà nommés, le comte Esterhazy, M. de Crussol, le comte de Guiche, etc., etc.

La Reine s'était réservée les fonctions de directrice. C'était elle qui recrutait la troupe, choisissait les pièces, menait les répétitions

avec les conseils du comédien Michu, dont elle avait fait son professeur de diction et de maintien. La Reine s'occupait encore des décors, de l'impression des affiches sur satin blanc et même de la police des représentations.

Quant au talent d'actrice de la Reine, il est à croire qu'il faut un peu rabattre des éloges que lui ont décerné certains contemporains. Certains rapportent qu'elle disait d'une façon déplorablement niaise et chantant faux, et ce jugement serait assez près de la vérité, si l'on s'en rapporte à l'anecdote qui nous montre Louis XVI, outré, sifflant la Reine, sa royale épouse.

Au reste, ces façons n'étaient pas ordinaires au théâtre de la Cour, et s'il est vrai que le Roi se laissa un jour emporter à exercer, jusqu'à cette extrême limite du sifflet, le droit de critique, il faut dire que le plus souvent il se montrait spectateur enthousiaste.

Le goût des « représentations de société » était beaucoup plus qu'on ne le croit répandu en ce temps-là.

Le théâtre, au surplus, ne constituait pas le seul plaisir de Trianon; il y en avait de toutes sortes. Après souper, par exemple, on faisait illuminer un bosquet où l'on établissait un trône de fougère. On élisait un roi. C'était presque toujours le comte de Vaudreuil, qui ordonnait aux assistants d'approcher du trône, formait des couples, et les mariages faits, prononçait solennellement : « *Des campativos!* »

On fuyait alors deux à deux dans le parc, avec défense aux couples qui se rencontraient, de se regarder, de se parler, et de rentrer avant deux heures...

Malheureusement cette vie charmante fut interrompue par la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, mère de Marie-Antoinette.

Un soir du mois de septembre 1784, Marie-Antoinette convoqua une dernière fois son public privilégié et joua le *Barbier de Séville*, de concert avec MM. de Vaudreuil, de Guiche et de Crussol. Une assemblée de gentilshommes applaudit à tout rompre la comédie, sans se douter qu'elle sonnait le glas de la vieille société.

Quatre ans après, la Révolution était déchaînée.

Au lendemain de l'exécution de Louis XVI, on eut pu croire que le Petit-Trianon s'écroulerait. Fouquier-Tinville établit, dans un rapport, ce qu'il avait coûté. Louis XV n'avait point eu de plus ruineux caprices. On allait le dépecer par lots. Mais la Convention n'y consentit pas. Elle voulut que les jardins royaux fussent conservés pour servir aux réjouissances populaires.

Le Petit-Trianon fut loué à un limonadier nommé Langlois, qui en fit un jardin public. Il y établit un restaurant, donna des fêtes avec illuminations, feux d'artifice.

Plus tard, on songea à vendre le palais et à lotir le parc. Ce fut Louis-Philippe qui sauva Trianon. Comme il était fort endommagé, on rétablit les rochers, les chaumières rustiques, les eaux, les lacs, les plantations pittoresques, tels qu'ils étaient au temps de Marie-Antoinette.

5 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

« — Avec tes joues épanouies et vermeilles qui ressemblent à des pivoines, et tes mains aussi fortes que le meilleur harpon qu'ait jamais lancé un pêcheur hollandais sur les côtes du Spitzberg, tu serais bien étonné s'il fallait, je ne dis pas gréer un canot, mais tailler une pièce au radoub, étancher une étoupe goudronnée au calafat ou tendre une ligne à l'estrope. Je te parlerai de cela une autre fois, et je ne te reproche pas, cher neveu, de ne pas savoir ce que je ne t'ai ja-

« mais fait apprendre; ce que je veux te dire pour ta gouverne, c'est que c'est dans la pratique des métiers, quel que soit le vent qui fatigue tes langues ou le sable que te rapporte la sonde, c'est là seulement, vois-tu, que sont placés nos moyens les plus assurés d'existence; et si tu voyais, dans une de ces occasions difficiles où tous les hommes peuvent se trouver, un savant ou un homme de génie qui ne sache faire œuvre de ses dix doigts, tu en aurais vraiment pitié. Après le prétre, auquel j'ai foi, et le roi, que je respecte, la position la plus honorable de la société, Michel, c'est celle de l'ouvrier.

« Tu pourrais me dire à cela, Michel, que tu as de la fortune, et tu ne me le diras pas, car tu es un enfant raisonnable et beaucoup plus réfléchi que ton âge ne le comporte. Il me serait en effet trop facile de te répondre et de te désabuser; il n'y a de fortune solide pour l'homme que celle qu'il doit à son travail ou à son industrie, et qu'il ménage et conserve par sa bonne conduite: celle qu'il reçoit du hasard de sa naissance appartient toujours au hasard, et la plus hasardeuse de toutes est celle de ton père et la mienne, la fortune du marin.

« La tienne est, en effet, assez grande aujourd'hui pour satisfaire à l'ambition d'un homme simple qui ne veut que se reposer, et qui ne cherche de plaisirs que ceux dont la nature est prodigue pour les hommes simples; mais à supposer qu'elle t'arrive bien plus tôt que tu ne le voudrais, et que notre mot devance le terme commun, pour t'enrichir malgré toi, au moment où l'aisance et la liberté ont le plus de prix, que ferais-tu, mon pauvre Michel, de ton opulente oisiveté? Les loisirs des gens riches ne sont qu'un insupportable ennui pour ceux qui n'en savent pas appliquer l'usage au bien-être des autres; et il n'y a point de Crésus, vois-tu, qui n'ait senti quelquefois que le meilleur des jours de la vie est celui qui gagne son pain.

« J'arrive maintenant au point le plus important de mon sermon, car tu savais aussi bien que moi tout ce que je t'ai dit jusqu'ici. Mon intention, cher petit neveu, n'est pas d'attrister ta fête par l'inquiétude d'un malheur possible, mais contre lequel toutes les circonstances nous rassurent. Ton père avait placé son bien et une partie du mien dans une belle spéculation qui nous souvenait depuis vingt ans; il y en a deux que je n'ai reçus de ses nouvelles, et les malheureuses guerres de l'Europe expliquent trop ce retard, pour que je m'en sois mis en peine plus qu'il ne convient à un vieux loup de mer qui a été retenu trois ans aux îles Bissayas, et qui regretterait de n'y être pas encore, soit dit en passant, si je ne t'aimais aussi tendrement que mon propre fils. Mais, comme dit le marin, au bout du câble faut la brasse; et si dans deux autres années d'ici nous n'avions pas entendu parler de Robert, il serait forcé de risquer le tout pour le tout, et d'aller le chercher d'île en île, certain que je suis de te le ramener, car je sais mieux son itinéraire, Michel, que tu ne sais la longitude d'Avranches. Alors, cependant, adieu le double patrimoine du pauvre Michel! Plus d'oncle, plus de père, plus d'habit d'hiver, plus d'habit d'été, plus d'argent dans la poche le dimanche, plus de banquet à la maison le jour de sa fête; il faudrait, tout savant qu'il fût, si on lui refusait une place de répétiteur chez le riche ou une place d'expéditionnaire chez le chef de bureau, que M. Michel allât déterrer ses coques dans le sable pour déjeuner et qu'il allât mendier pour dîner, à côté de la vieille naine de Granville, sur le morne de l'église.

Arrêtez, arrêtez, mon oncle! lui dis-je en baignant sa main de larmes de tendresse; je serais trop indigne de vous, si je ne vous avais pas encore compris. L'état de charpentier m'a toujours plu. L'état de charpentier! s'écria mon oncle avec une sorte d'explosion de joie, tu n'es vraiment pas dégoûté! Je ne t'en aurais jamais indiqué un autre. Le charpentier, mon enfant! c'est dans ses chantiers que notre divin Maître a daigné choisir son père adoptif!... et ne doute pas qu'il ait voulu nous enseigner par là que, de tous les moyens d'existence de l'homme en société, le travail manuel était le plus agréable à ses yeux; car il ne lui en coûtait pas davantage de naître prince pontife ou publicain. Le charpentier, souverain sur mer et sur terre par droit d'habileté, qui jette des vaisseaux à travers l'Océan, et qui édifie des villes pour commander aux ports, des châteaux

« pour commander aux villes, des temples pour commander aux châteaux! Sais-tu que j'aimerais mieux que l'on dit de moi que j'ai lancé dans l'espace les solives de cèdre et les lambris de cyprès du palais de Salomon que d'avoir écrit la loi des Douze Tables? »

C'est ainsi, monsieur, qu'il fut convenu que j'prendrais l'état de charpentier, jusqu'à l'âge de seize ans, qui était l'époque extrême où le défaut de renseignements sur le sort de mon père pouvait en faire pour moi une importante ressource; mais mon oncle exigea en même temps que je ne renoncasse point aux études que j'avais commencées, et qui furent seulement distribuées, en sorte que mes doubles travaux ne se nuisissent pas mutuellement. Comme cette disposition, qui ne me prenait pas plus de temps, j'étais au contraire une distraction agréable et variée dans ma vie, mes faibles progrès parurent encore plus sensibles que par le passé. En moins de deux ans j'étais devenu maître ouvrier; et, d'un autre côté, je connaissais assez les langues classiques pour pénétrer peu à peu, avec une facilité qui s'augmentait tous les jours, dans l'intelligence des auteurs. Je vous prie de croire que ma modestie n'est presque intéressée en rien à cet aveu, puisque je devais ces nouvelles acquisitions de mon esprit à des enseignements particuliers dont tout autre que moi aurait certainement tiré un plus grand profit. C'est ce qu'il faut que je vous explique maintenant, pour l'intelligence du reste de mon histoire, si toutefois elle n'a pas déjà lassé votre patience.

Je témoignai à Michel que je l'entendrais avec un plaisir que ma seule crainte est de ne pas faire partager au lecteur, — et il continua.

Où il commence à être question de la « Fée aux Miettes. »

— Si vous êtes jamais allé à Granville, monsieur, vous devez avoir entendu parler de la naine qui couchait sous le porche de l'église et qui mendiait à la porte.

— Ce que vient d'en dire votre oncle, Michel, est tout ce que j'en sais; et je ne pensais pas que cette malheureuse créature pût tenir une autre place dans votre histoire. C'est ce qui m'a empêché de m'en informer.

(A suivre)

Grand Théâtre. — *L'Espionne*, pièce dramatique en quatre actes de Victorien Sardou, reprise à Paris il y a peu de temps, eut un succès retentissant. C'est une pièce d'un intérêt passionnant et pleine de péripéties d'une curieuse originalité. Elle sera jouée dimanche par MM. Serra, Flandre, Ferny, Mondolot, et Mmes Beer, Lydie Robert, Lefrançois.

Rappelons que c'est mardi 11 novembre que M. Ch. Baret jouera *L'âne de Buridan*, l'exquise pièce en trois actes de MM. de Fiers et Caillavet.

Kursaal. — Plusieurs centaines de personnes n'ayant pu trouver place samedi et dimanche à la *Cocarde de Mimi-Pinson*, cette entraînante opérette militaire, à l'alerte musique de Goublier, pourra, — ensuite de l'autorisation de l'éditeur, — être prolongée de quatre représentations: ce soir, samedi, dimanche et lundi, à 8 h. 30 et dimanche en matinée à 2 h. 30.

Mais ce seront irrévocablement les toutes dernières, car le matériel est attendu dans une ville française.

Vendredi prochain la *Périorité*, une opérette extra gaie, qui verra le triomphe des quatre comiques MM. Rikel, Wild, Brémont et Quellet.

Royal Biograph. — Toujours du nouveau! Toujours de l'indéfini! Toujours du beau! telle est la devise du Royal Biograph qui nous présente cette semaine, et pour sept jours seulement, une œuvre grandiose qui vient de remporter un triomphe à Paris: « La Naissance d'une Nation ». C'est toute l'histoire, magnifique et tragique, de l'Amérique, qu'illustre ce film merveilleux dû au metteur en scène D. W. Griffith, qui s'inspira du roman « The Clansman », de Thomas Dixon. Il y a dans ce film formidable des scènes d'un réalisme saisissant: le martyre des esclaves, l'assassinat du président Lincoln au théâtre Ford. Des vues impressionnantes de la guerre de Sécession et surtout des chevauchées effrayantes des clansmen masqués de blanc, etc. « La Naissance d'une Nation » sera donnée tous les jours en matinée à 3 heures et en soirée à 8 1/2 heures.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOÎTE 100 FR. 180
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs: H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.